THÉÂTRE

Le Fauteuil à oreilles : Robert Plagnol dans les « arbres à abattre » de Bernhard

David Rofé-Sarfati — 15 novembre 2026

Au Théâtre Montparnasse, Jean-Louis Thamin adapte Des arbres à abattre de Thomas Bernhard. Seul dans son fauteuil, Robert Plagnol donne corps à la tristesse, à la rancœur et au scepticisme d'un écrivain qui hait son monde et ne parvient pas à le quitter.

Un roman, un procès, une formule

Des arbres à abattre (Holzfällen. Eine Erregung) paraît en 1984. Gallimard le publie en 1987 dans la traduction de Bernard Kreiss, avec son sous-titre : Une irritation. Le dispositif tient en une soirée. Peu après l'enterrement de Joana, une amie suicidée, le narrateur accepte l'invitation des époux Auersberger à un « dîner artistique » donné à Vienne en l'honneur d'un comédien du Burgtheater. Il s'installe dans une bergère à oreilles, observe et règle ses comptes.

Le livre fait scandale. Le compositeur Gerhard Lampersberg se reconnaît dans le portrait de l'Auersberger alcoolique et obscène ; il obtient la saisie de l'ouvrage en Autriche. Le roman à clés devient une affaire, et Bernhard l'écrivain que l'on attaque en justice pour avoir trop bien vu.

La scène s'en est emparée à plusieurs reprises : Patrick Pineau en 2006, Claude Duparfait et Célie Pauthe à La Colline en 2012, Krystian Lupa à Graz en 2014 puis au Festival d'Automne en 2016, Sébastien Bournac à Toulouse en 2024. Jean-Louis Thamin, lui, avait créé cette adaptation au Théâtre national de Bordeaux avant de la jouer à l'Atelier, avec Fabrice Luchini dans le rôle de l'écrivain.

Pourquoi des arbres à abattre

La formule revient comme un refrain : « Forêt, forêt de haute futaie, des arbres à abattre, tout est là. » Elle arrive par le comédien du Burgtheater, l'invité qu'on attend toute la soirée et que le narrateur méprise. Il vient de jouer le vieil Ekdal du Canard sauvage d'Ibsen : un ancien lieutenant et chasseur, condamné pour une coupe de bois illégale sur des terres de l'État, ruiné depuis, et qui entretient au grenier une forêt de sapins secs en souvenir de celle qu'il a perdue. Tard dans la nuit, le vieil acteur ivre retrouve son rôle et dit, en substance : la forêt, la haute futaie, l'abattage, c'est cela, tout est là.

Le titre condense trois mouvements. D'abord un jeu de massacre : les anciens amis sont les arbres, et l'écriture les abat un à un, phrase après phrase. Ensuite un renversement : la seule parole vraie de

la soirée sort de la bouche de celui que l'on tenait pour ridicule, et c'est le narrateur qui se trouve abattu. Enfin, à l'horizon, ces arbres à abattre sont aussi ceux dont on fera le papier sur lequel s'écriront toutes ces phrases vaines ; et dans le même temps, la haute futaie désigne ce qui échappe à la mondanité, le lieu d'où l'on pourrait revenir à soi. Dans la nuit, le narrateur traverse Vienne en courant et se promet d'écrire sur cette soirée.

Pour le psychanalyste, la formule fonctionne comme un signifiant venu de l'Autre scène, au sens propre : une réplique de théâtre, prononcée par un sujet destitué, qui produit chez l'auditeur un effet de vérité qu'aucun de ses réquisitoires n'avait obtenu. Elle fait coupure, et l'écriture naît de cette coupure.

Le fauteuil comme poste d'observation

Jean-Louis Thamin fait du fauteuil le poste d'observation de l'écrivain. Les convives n'existent qu'en ombres ; on les entend, on ne les voit pas. Tout passe par un seul corps, assis, qui dissèque le dîner de la Gentzgasse. Les caricatures portent, la salle rit. Puis le soir se retourne : l'écrivain s'interroge, s'accuse, avoue ce qui le tient. « Je hais ces gens mais je suis quand même forcé de les aimer. » Le spectacle s'achève sur sa fuite dans la nuit, scandée par les arbres à abattre, formule que Thamin relie à sa mise en scène de La Société de chasse en 1991.

Lacan a forgé un mot pour cette passion double : l'hainamoration. Le narrateur de Bernhard en est l'illustration la plus pure. Il ne peut pas ne pas venir à ce dîner, il ne peut pas s'empêcher de regarder ceux qu'il exècre, il ne peut pas se passer d'eux pour exister. Sa haine est un lien.

Robert Plagnol, entre la morsure et l'aveu

Robert Plagnol tient ce fil d'un bout à l'autre. Il donne à entendre la tristesse d'un homme qui revient d'un enterrement et qui n'a personne avec qui le pleurer. Il fait sonner la rancœur, cette colère ancienne contre un milieu qui l'a nourri et qu'il accuse d'avoir laissé mourir Joana. Il porte le scepticisme de Bernhard, ce refus de croire à l'art officiel, au succès, aux réputations.

Sa réussite tient à ce qu'il ne choisit pas. Le comédien ne fait pas de l'écrivain un procureur triomphant ; il laisse voir, sous la férocité, l'impossibilité de partir. On rit avec lui, puis on mesure ce que ce rire coûte : un homme enchaîné à un destin drôle et sinistre, qui sait qu'il reviendra à ces dîners, qu'il les écrira, et que les écrire est sa seule façon d'en sortir. « Il faut laisser aux gens leur mensonge vital », rappelle le docteur Relling dans Le Canard sauvage d'Ibsen.

Le fauteuil à oreilles est un trône et une cage. Robert Plagnol y règne et s'y débat. C'est cette tension, tenue sans relâche, qui fait du spectacle une soirée à ne pas manquer.

Le Fauteuil à oreilles, d'après Thomas Bernhard. Mise en scène Jean-Louis Thamin, avec Robert Plagnol. Théâtre Montparnasse, du mercredi au samedi à 19h, le dimanche à 17h.